

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISSANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 9 Juillet 1865.

A Monsieur Méry.

Ce pays qui vous a compté au nombre de ses hôtes les plus illustres, n'est pas de ceux qu'on oublie facilement. Vous l'avez vu et vous l'avez aimé. Vous en suivez les destinées avec intérêt. Aussi, je ne crains pas de me voir désapprouver par vous en inscrivant votre nom en tête de sa petite gazette, assuré que le plaisir de recevoir de ses nouvelles, vous fera oublier ma témérité.

Une armée de travailleurs s'est abattue sur la Principauté et en bouleverse le sol. On élargit les routes, on renverse les hautes murailles, ceintures jalouses des jardins et des bois d'orangers; l'air et la lumière se jouent ainsi plus librement dans ce frais panorama que vous connaissez, et des horizons nouveaux, cachés jusque là, se dévoilent.

On creuse et on bâtit les grandes fosses de l'usine à gaz et du gazomètre; près de trois cents ouvriers se relaient nuit et jour pour opérer des merveilles. Vous verrez à votre retour, ce beau décor qui vous charmait, agrandi, exhaussé, embelli.

Sur la splendide terrasse du Casino, à la place des pins solitaires, vont s'élever de bibliques bouquets de palmiers qui arrivent en ce moment de la Bordighera. On doit en planter douze en cet endroit, sans doute en l'honneur des douze poiriers du vieux Laërte. Cette délicate pensée de l'entrepreneur des jardins me fait croire qu'il est lettré, peut-être un ancien prix des grands concours. Cela se voit.

J'ai toujours pensé qu'une de vos prochaines productions, lumineuse et attachante comme toutes les improvisations que vous laissez tomber de votre plume enchanteresse, portera ce titre : *Sous les palmiers*.

Les palmiers d'Idumée, (style du 1^{er} empire) ont fait leur temps : il faut être savant comme Malte-Brun pour découvrir ce pays éloigné. On connaît mieux aujourd'hui, en Europe, le rivage embaumé qui s'étend de la Bordighera à Monaco et à Nice, pays original, singulier, plein d'attraits, qu'on a nommé une miniature de l'Afrique.

J'ai cru remarquer que les poètes avaient un arbre de prédilection. Virgile chérissait le peuplier. C'est dans son élégant feuillage qu'il place le rossignol :

Qualis populeâ mærens, Philomela sub umbrâ

Le palmier de Latone, à Délos, revient souvent dans la bouche des poètes grecs, et leur disciple, Chénier, a dit après eux, aussi bien qu'eux :

Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révéérés....

Alphonse Karr a illustré les tilleuls : le parfum de leurs fleurs, âcre, pénétrant, convenait bien à sa muse vive, alerte, prime-sautière. Un jour, Musset a chanté le saule « au feuillage éploré », sur sa lyre à demi brisée. Lamartine aime le châtaignier, cet arbre disgracieux, désordonné, mal peigné, ressource de ses chers paysans de Milly et de Saint-Point. Hugo s'est pris, un beau jour, d'une belle passion pour les broussailles et les ronces du jardin de la rue Plumet, sujet d'un délicieux tableau.

Le palmier de notre côte attend son poète. C'est à vous qu'appartient cette noble tâche. Si les poètes modernes étaient représentés avec leurs attributs allégoriques, le peintre ou le statuaire vous placerait à l'ombre d'un palmier.

AUGUSTE MARCADE.

On écrit de Hombourg :

La compagnie italienne a commencé, mardi dernier, la série de ses représentations, en nous offrant *Faust* au lieu de *Rigoletto* qu'on avait annoncé. L'ouverture du théâtre était impatientement attendue; l'empressement qu'on a mis à louer les loges est une preuve que beaucoup d'étrangers désirent ardemment profiter de la bonne fortune qui leur est offerte de se livrer au charme de la musique italienne.

La liste de nos baigneurs qui s'élevait, le 24 juin, à 2,311, s'est encore enrichie depuis que les vents du nord, qui refroidissaient beaucoup l'atmosphère, ont cessé de souffler et ont été remplacés par les vents du sud.

Parmi les personnes de distinction qui nous sont arrivées, nous comptons M^{me} et M^{lle} de Bismark qui passeront ici tout le temps que le ministre-président restera à Carlsbad, avec le roi Guillaume. Nous avons eu la visite du prince et de la princesse Louis de Hesse, du prince et de la princesse Alexandre de Hesse, qui ont été faire une visite à notre vénérable Landgrave. Ils étaient accompagnés de la duchesse de Cambridge et de sa suite; ces hauts personnages ont dîné chez Chevet et sont repartis le soir. Le prince Gustave de Saxe-Weimar a pris un appartement à l'hôtel de Bellevue. On attend incessamment Mustapha pacha, fils

d'Ismail pacha, vice-roi d'Égypte. Ce prince pourra attendre dans notre salubre climat, la cessation du fléau qui décime les populations des états de son père.

L'administration de nos sources minérales, convaincue qu'il devait en exister d'autres sous notre sous-sol volcanique, s'est adressée à l'abbé Richard, qui a acquis, en France, une grande réputation dans l'art de découvrir les sources par la simple inspection des terrains. Si de nouvelles sources minérales venaient encore s'ajouter aux cinq que nous possédons déjà, elles exerceraient une très heureuse influence sur l'avenir de notre station thermale.

ASCENSION DU GÉANT A LYON.

Encore un triomphe pour Nadar, dont le colossal ballon a semblé réveiller dans notre ville l'enthousiasme excité jadis par l'invention de Montgolfier !

Le lieu choisi pour théâtre de cette fête, était l'ancien Hippodrome de Perrache.

Dès le milieu de la matinée, la population commençait à se porter en masse vers Perrache. Après-midi, tout le mouvement des rues de la ville se dirigeait de ce côté et les quartiers éloignés se dépeuplaient à vue d'œil. A deux heures du soir était rassemblée une foule énorme, qu'on ne peut guère évaluer à moins de trois cent mille personnes, accourues de tous les points de Lyon et des environs, dans un rayon de trente à quarante lieues.

Après du *Géant*, on voyait la nacelle d'osier, jolie petite maisonnette, de 4 mètres de longueur sur 2,30 de hauteur et de largeur, et composée d'un rez-de-chaussée que surmonte une terrasse.

L'intérieur, éclairé par quatre fenêtres de façade et deux de côté, est divisé en deux cabinets, que sépare le vestibule de la porte d'entrée, où se trouve l'échelle montant à la terrasse. Ce logis aérien contient des lits, un lavabo, un garde-manger, un atelier de photographie et d'imprimerie, voire même un *water*... car l'homme a beau monter au ciel, il est toujours... homme !

A trois heures, le ballon étant assez gonflé pour se soutenir par sa propre force, ses supports sont abattus et ses formes se dessinent sous le filet qui fixe à sa place l'énorme sphère de soie gommée. Il ne faut pas moins de 250 artilleurs ou soldats d'infanterie, disposés en cercle, pour retenir les mailles et les cordes de ce filet, qu'ils lâchent peu à peu à mesure que le *Géant* grandit. En outre, deux cents sacs de terre sont accrochés au filet pour mieux égaliser la tension et venir en aide à l'effort des soldats qui retiennent l'énorme sphéroïde, prêt à s'élaner dans l'espace.

Enfin, à cinq heures, le *Géant*, entièrement gonflé, développe toute la beauté de ses formes, et les cordes de son filet sont rattachées au grand anneau de suspension, tout entouré de sacs de terre.

La nacelle, descendue de la prolonge d'artillerie qui l'avait amenée, est portée par les soldats auprès du ballon et parée de ses agrès. Tout autour, une ceinture de sauvetage en caoutchouc; au-dessous, de gros rouleaux élastiques en osier pour parer les chocs à la descente; aux croisées latérales, les deux ancrs accrochées; sur la terrasse, les câbles enroulés et les sacs de lest; enfin, à l'intérieur, les provisions et les ustensiles nécessaires.

Les soldats conduisent ensuite l'aérostat au-dessus de cette nef d'osier, qu'on amarre solidement au cercle de suspension, par vingt câbles passés par-dessus la nacelle.

Enfin, les voyageurs s'embarquent. Nadar monte le dernier, après avoir serré la main à ses nombreux amis. Il crie de lâcher un peu les cordes pour faire élever le ballon.

Il était 7 heures précises.

On lâche tout; mais, au lieu de monter, le gigantesque navire aérien se borne à se traîner sur le sol, qu'il laboure dans la direction du vent, c'est-à-dire du nord au sud. Il se dirige ainsi vers la partie de l'enceinte des places réservées et la clôture en planches qui correspondait au débouché méridional de l'Hippodrome.

Il y a eu là un moment d'émotion générale et l'on a pu craindre une catastrophe. La foule qui stationnait dans la partie menacée a évacué ses places avec précipitation. Le *Géant* approche, heurté avec une certaine violence le talus extérieur, renverse le treillage qui en garnissait le couronnement. Mais ce choc même le relève. Les aéronautes, de leur côté un instant arrêtés dans leur course, se hâtent de se débarasser d'une partie de leur lest; quelques sacs pleins sont même jetés dans les vides que présente la foule.

Grâce à cet allègement, le navire aérien peut enfin s'élever avec une majestueuse lenteur.

L'enthousiasme éclate alors en immenses acclamations, poussées par trois cent mille voix répondant, à la fois, aux saluts d'adieu de Nadar, debout à l'angle de la terrasse de sa nacelle et accroché, d'une main, aux cordages du *Géant*.

L'ascension a été lente, calme, admirable. Le ballon, poussé par une faible brise du nord, s'est dirigé droit au sud, avec une légère inclinaison à l'ouest, en se maintenant, pendant une demi-heure, à environ mille mètres d'élévation. Puis, arrivé au-dessus de Vernaison, il est monté beaucoup plus haut, sans doute, pour trouver des vents plus rapides.

A 8 heures, on distinguait encore le *Géant*, déjà fort éloigné, comme une petite planète presque imperceptible, réfléchissant les rayons du soleil à son déclin.

Le *Géant*, a emporté dans son ascension six passagers.

Le programme, distribué d'avance, indiquait une dame: M^{me} de V..., de Lyon; mais il y a eu probablement changement de résolution, car nul spectateur n'a pu entrevoir l'ombre de ce personnage féminin.

Peut-être s'était-elle glissée à l'intérieur de la nacelle, sans être aperçue du public.

Dernières nouvelles.

Le *Géant* n'a pas fourni une longue carrière: on le croyait perdu dans l'immensité par delà les côtes méditerranéennes, lorsqu'une dépêche télégraphique est venue couper court aux séduisantes hypothèses de la folle du logis.

Voici le premier télégramme adressé à M^{me} Nadar au Grand-Hôtel de Lyon:

« Grande perte de lest par les montagnes.
» Cinq sacs de lest seulement restant, descente forcée dans l'Ardèche. Nadar. »

En réponse à une dépêche expédiée immédiatement par M^{me} Nadar à Issengeaux, le directeur du télégraphe de cette ville envoyait à 11 heures 10 minutes la nouvelle suivante:

« M. Nadar et autres voyageurs descendent à Sainte-Agrève en bonne santé. »

Nous voilà donc complètement rassurés sur l'issue de cette expédition qui sera malheureusement pour Nadar la seconde édition du voyage de Meaux.

Le *Salut public* nous fait connaître les noms des compagnons du voyage de Nadar.

Les passagers du *Géant*, dit-il, qui ont pu contempler ce que l'imagination seule nous permet de concevoir, étaient M. Nadar, M. Adrien Tournachon, son frère; M. de X..., de Lyon; M. Revillod, de Vizille (Isère); M. Camille d'Artois, capitaine du *Géant*, et un homme d'équipage.

On lit dans le *Message du Midi*:

« M. Fuster, professeur de clinique médicale à la Faculté de Montpellier, a adressé dernièrement à l'Académie des sciences de Paris un mémoire sur le traitement curatif de la phthisie pulmonaire et autres maladies consomptives. Ce travail, qui consiste essentiellement dans une constatation de faits, a été accueilli dans le monde médical avec l'intérêt et la sérieuse attention que commandent la nature du sujet et la haute autorité scientifique de l'auteur. Néanmoins, certaines analyses incomplètes ont donné lieu à de fausses interprétations d'autant plus fâcheuses, qu'il s'agit ici d'une question médicale dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance. C'est dans le but de prémunir le public contre ces regrettables erreurs, et aussi dans celui de faciliter l'application du traitement, que M. le professeur Fuster a bien voulu nous communiquer le texte même de son travail tel qu'il l'a envoyé à l'Académie, et que nous nous empressons de publier.

TRAITEMENT CURATIF DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

» J'emploie depuis le 11 avril dernier, dans les salles de la clinique médicale, contre la phthisie pulmonaire, une méthode de traitement qui me donne jusqu'ici d'assez belles espérances pour m'obliger à me hâter d'en parler.

» Il s'agit de l'usage de la viande crue de mouton ou de bœuf, avec une potion alcoolique à petites doses. Voici leur mode d'administration:

» 1^o Pour la viande crue, je la donne d'abord à la dose de 100 grammes, en la poussant progressivement jusqu'à 200 et 300 grammes dans les vingt-quatre heures. Sa préparation consiste à la réduire en pulpe, en la pilant dans un mortier de pierre ou de faïence; à passer la pulpe à travers un tamis ou une passoire, afin de la débarrasser des parties tendineuses, et à en former des bols, roulés dans du sucre ou dans un sirop quelconque.

» Les enfants ou les malades qui ne peuvent avaler les bols les prennent sous forme de gelée ou de pulpe sucrée, par cuillerées à café ou à dessert.

» J'étanche, au besoin, la soif de ces malades au moyen d'une solution à froid, d'une certaine de grammes de viande crue pour 400 grammes d'eau édulcorée.

» 2^o La potion alcoolique est composée de 100 grammes d'alcool à 20^o Baumé, dilués dans 200 ou 250 grammes d'eau et 60 grammes de sirop de fleurs d'orange; on la prend par cuillerées à bouche, d'heure en heure. J'augmente ou je diminue les portions de l'alcool et l'intervalle des prises, selon la susceptibilité des sujets.

» Le concours de ces deux agents est indispensable, le premier me paraissant avoir une action reconstituante, le second une action plus directe sur les organes de l'hématose. En outre, la potion alcoolique me semble devoir empêcher la génération du tœnia et des trichines que suscite souvent l'emploi de la chair crue.

» Il n'y a rien de nouveau dans la médication que je pratique, si ce n'est la combinaison des deux moyens et leur application à la phthisie pulmonaire.

» J'ai étendu cette application à d'autres affections caractérisées aussi par un état de consommation générale, comme celle qui s'observe après les hémorragies, les longues maladies, l'infection purulente, la glycosurie, etc., etc., à tous les cas, en un mot, de phthisie, quelle qu'en soit la cause.

» 18 malades ont été soumis jusqu'ici à cette médication dans les salles de la clinique médicale; 16 sont phthisiques, 2 étaient atteints d'infection purulente; des 16 phthisiques, 5 sont de jeunes femmes et 11 des hommes mûrs. Les 2 infections purulentes étaient dues, l'une à une vomique du poulmon, l'autre à un épanchement purulent des plèvres. 14 des 16 phthisiques portaient des cavernes ou des tubercules pulmonaires à l'état de fonte; les 2 autres portent aussi des tubercules aux poulmons, non encore ramollis. Les signes physiques et les symptômes généraux ne permettent pas de douter de l'existence de ces lésions. Parmi ces malades, 5 phthisiques et les 2 malades d'infection purulente devaient succomber dans les vingt-quatre heures, d'après toutes les prévisions de la science. Eh bien! tous ces malades ont survécu. Les sujets atteints d'infection purulente se sont rétablis en peu de jours. La vomique du poulmon s'est cicatrisée, et le malade est sorti guéri le 9 de ce mois; chez l'autre, l'épanchement pleural s'est résorbé, et le malade, encore dans les salles, est en pleine convalescence.

» Quant aux phthisiques, chez tous, les forces reviennent, la fièvre hectique a cessé, les sueurs et le dévoilement colliquatifs se sont dissipés, la toux et l'expectoration ont diminué, l'appétit a reparu, la voix s'est éclaircie, l'oppression s'est dissipée, les cavernes se sont vidées, et les signes physiques attestent la réparation progressive des lésions du poulmon.

» Il n'y a d'exception que pour deux malades (deux femmes) qui ont obstinément refusé de continuer les prescriptions. Celles-là ont succombé, et l'ouverture du corps nous a permis de vérifier l'exactitude de notre diagnostic.

» Le traitement est puissamment secondé par un régime substantiel, un air pur, et l'attention à détruire les complications intercurrentes, ainsi que les symptômes prédominants. Il sera avantageux de cacher au malade la nature des agents de cette médication.

» Montpellier, le 10 juin 1865.

» Professeur FUSTER »

L'immense intérêt qui s'attache à la nouvelle expérience d'immersion d'un câble électrique entre l'Angleterre et le Canada, que va tenter le *Great-Eastern*, nous engage à reproduire les détails suivants, empruntés au *Courrier du Havre*, sur les opérations préliminaires de cette colossale entreprise:

« Une nouvelle tentative va être faite dans quelques jours pour unir l'ancien continent au nouveau par un câble télégraphique ayant son point d'attache sur la côte occidentale de l'Irlande, dans la baie de Valentia, et aboutissant à la côte occidentale de l'île de Terre-Neuve, où il se reliera au réseau des télégraphes américains.

On sait que le *Great-Eastern*, ce navire monstre dont l'odyssée, qui n'est pas encore achevée, réclamerait un Homère, a été choisi pour accomplir cette œuvre capitale; et, de fait, il n'existait pas au monde un autre navire capable d'être approprié à une telle destination.

Le tonnage total du *Great-Eastern* est de 24,000 tonnes. Or, cette énorme capacité ne sera pas de trop pour ce service exceptionnel. En effet, on calcule que lorsqu'il sera prêt à se mettre en marche pour commencer la pose du câble électrique, le *Great-Eastern* n'aura pas moins de 21,000 tonnes à bord, à savoir: 7,000 tonneaux de câble; à quoi il faut joindre le poids de trois citernes dans lesquelles le câble doit être lavé, baignant dans l'eau; ce poids additionnel est de 2,000 tonnes; plus 8,500 tonneaux de charbon, et enfin le poids de ses machines, approvisionnements et installations de toute nature.

Ainsi chargé, le *Great-Eastern* calera moyennement 32 pieds 1/2 anglais. Aussi aura-t-on la précaution de lui faire quitter son mouillage actuel dans la Medway avant qu'il ait reçu son plein chargement qui ne

sera mis à bord qu'au Nord. En outre, l'amirauté a fait soigneusement baliser le Bullock's-Channel, par lequel le *Great-Eastern* doit déboucher de la Tamise pour entrer dans la mer du Nord. C'est une sage précaution pour prévenir les accidents trop communs dans ces dangereux parages.

La sortie du *Great-Eastern* de la Tamise aura lieu aux approches de la marée de vive eau du commencement de juillet, où il rencontrera les deux bâtiments de guerre le *Terrible* et le *Sphinx*, qui doivent le convoyer jusqu'en Amérique.

Par surcroît de précaution, il a été décidé que le *Great-Eastern* ne s'approcherait pas de la côte d'Irlande de plus de 25 milles, et ne séjournerait par le travers de Valentia que le temps strictement nécessaire pour épissier le câble télégraphique qu'il a à bord avec un autre câble de 35 milles beaucoup plus massif, et qui, attaché au rivage, doit former l'amorce du télégraphe atlantique. Ce câble de rivage a été construit dans des conditions exceptionnelles de solidité, dont on se fera une idée par ce fait que son poids par mille courant n'est guère moindre que la moitié d'une pareille longueur de rails de chemins de fer.

Cette jonction opérée, le *Great-Eastern* se mettra en marche avec une vitesse qui ne dépassera pas six nœuds à l'heure. Cette petite vitesse a été adoptée afin de permettre au navire de gouverner tout en laissant aux appareils de déroulement du câble une lenteur de fonctionnement suffisante pour prévenir tout accident. Du moment que la pose du câble sera commencée, deux fois par jour, à une heure convenue, il sera envoyé du *Great-Eastern* à Valentia, et de là à Londres, des dépêches indiquant la longitude et la latitude du navire, le temps qu'il fait et le nombre des milles parcourus. Si tout fonctionne bien et sans encombre, on calcule que le *Great-Eastern* arrivera à Terre-Neuve ayant encore dans ses citernes 500 milles de câble. On voit que la part de l'imprévu est largement faite.

La très-petite vitesse imprimée au *Great-Eastern* pourrait amener, avec du vent de travers, une dérive assez considérable. On parera à cet inconvénient à l'aide de la machine, et en faisant fonctionner l'une des roues avec plus de puissance que l'autre, ou même à l'exclusion de l'autre, les deux roues à aubes étant indépendantes.

Avec un temps maniable, tout marchera régulièrement et le succès est au moins probable. Mais en cas de gros temps, tout ira-t-il aussi bien? Là est la question délicate.

Le capitaine Anderson, qui commande le *Great-Eastern* et qui a fait des centaines de voyages, aller et retour, dans ces parages, à bord des bateaux Cunard, qu'il commandait, est plein d'espoir dans le succès. Il affirme que sur cette ligne de parcours, dans les premières semaines de juillet, le vent n'est jamais ni très fort, ni persistant. Ces prévisions émanant d'un homme aussi expérimenté que le capitaine Anderson, sont de nature à inspirer confiance. Pourtant, on n'a pas oublié que la dernière tentative pour la pose du câble transatlantique a été faite par deux bâtiments de guerre, l'*Agamemnon* et le *Niagara*, à une époque de l'année où, depuis cinquante ans, toutes les observations météorologiques marquaient l'absence de toute perturbation. Or, ce fut précisément à ce moment, le 21 juin, qu'un ouragan épouvantable sévit au point que pendant plusieurs jours tous ceux qui étaient à bord de l'*Agamemnon* étaient à se demander si leur dernière heure n'était pas arrivée.

Espérons que la fatalité ne viendra pas encore mettre à néant des combinaisons ingénieuses, prudentes, et dans lesquelles rien n'a été oublié ou négligé de ce qui peut *humainement* assurer le succès d'une des plus belles, des plus nobles et des plus utiles entreprises du génie humain.

Un correspondant parisien du *Journal de Bordeaux* raconte en ces termes une aventure dont une Nantaise

est l'héroïne courageuse :

« Quand on passe sur le pont du Louvre, on remarque une belle jeune fille portant un éventaire chargé d'oranges magnifiques. C'est Marie Montfacier, inconnue hier, presque célèbre aujourd'hui.

« Elle a vingt ans ; elle est de Nantes. Grande, brune, vaillante et honnête comme une vraie bretonne qu'elle est, marchande d'oranges : c'est son état ; elle a son éventaire, le jour au pont du Louvre, le soir au Jardin des Fleurs, aux Champs-Élysées, et nulle marchande n'en a de plus belles et ne les vend avec plus de probité. Telle est Marie Montfacier.

« Avant-hier, vers midi, elle était à son poste, à l'angle du pont. Un jeune homme de 18 ou 20 ans passe devant elle en courant ; il avait, on l'a su depuis, un accès de fièvre chaude. Il enjambe le parapet et le voilà dans la rivière. En même temps, une femme arrive, échevelée, folle, — c'était la mère du jeune homme ; elle jette un grand cri, et avant qu'on ait eu le temps de l'arrêter, elle s'était précipitée dans la Seine pour sauver son enfant ou mourir avec lui.

« Immédiatement la foule s'assemble, on parle, on crie, on cherche des bateliers et on n'en trouve pas. C'est toujours et partout la même chose. On voit alors la jeune marchande d'oranges quitter sa petite boutique, jeter bas sa robe et, malgré les observations d'un sergent de ville, enjamber le garde-fou et sauter à l'eau.

« Il y eut un instant d'épouvante, puis un cri d'admiration, puis chacun se pencha et regarda dans l'eau pour voir le drame terrible qui s'y jouait. La brave fille nageait comme un poisson ; — elle saisit par les cheveux la mère qui disparaissait ; d'un effort vigoureux, lui tenant la tête hors de l'eau, elle la ramène à la berge. — Puis, sans perdre haleine, elle repart ; — mais là, c'était plus difficile, — le jeune homme avait disparu ; pas de trace, l'eau coulait unie comme une glace ; — elle nage, elle plonge, elle remonte, elle plonge encore, — rien ! — Et ce travail dura longtemps. Jugez si le cœur battait aux spectateurs ! Enfin on la vit, à cent mètres au-dessous du pont, remonter sur l'eau, après un plongeon effrayant ; elle poussait devant elle, vers la rive, le jeune homme évanoui.

« Il était temps que ce sauvetage se terminât. Quand elle arriva au bord, la brave fille s'évanouit près du cadavre qu'elle avait tiré hors de l'eau. On s'empresse, on la soigne, elle revient à elle. On voulait la porter en triomphe ; elle s'est défendue de toutes ses forces et ne voulait pas même dire son nom.

« Le soir même, Marie Montfacier était à son poste au Jardin des Fleurs, et vendait ses oranges comme s'il ne s'était rien passé.

« N'est-ce pas que c'est beau, ce courage chez une femme ! et que cette honnête et vaillante fille méritait quelque chose de mieux que la banale rémunération de 25 fr. offerte par la police ? Inutile de dire que Marie Montfacier n'a pas accepté la prime réglementaire.

On lit dans le *Journal de Saint-Petersbourg* :

La Russie d'Europe va être reliée au Nouveau-Monde par un fil électrique qui traversera la Sibérie dans toute sa longueur. Cette entreprise, projetée depuis assez longtemps déjà, va donc être réalisée ; le gouvernement russe est convenu avec le président de la commission des télégraphes américains occidentaux (*Western Union Telegraph Co*), M. Sibley, des conditions par suite desquelles vont être commencés les travaux d'établissement du fil électrique qui doit, à travers la Sibérie, aller relier l'Amérique au continent.

Il existe déjà, en ce moment, un télégraphe qui va de Kazan par Irkoutsk jusqu'à Verkhneoudinsk, avec un embranchement de ce dernier point sur Kiakhta.

En même temps, on a terminé la pose d'un fil électrique qui avait été commencé en 1861 par le ministère de la marine entre Nicolaïevsk et Khabarovka, avec un embranchement de Sophitsk jusqu'au golfe de Castries, de façon que pour réunir Nicolaïevsk (c'est les bouches de l'Amour) à la Russie d'Europe, il ne reste plus qu'à

établir une ligne télégraphique de Khabarovka à Verkhneoudinsk.

Notre gouvernement avait jusqu'à présent, avec cette prudence qui le caractérise, décliné toutes les propositions tendantes à faire arriver la ligne télégraphique jusqu'en Amérique, car il ne voyait pas dans ces propositions, de garanties suffisantes pour assurer le succès de cette grande entreprise internationale. Aujourd'hui, ayant trouvé toutes ces garanties dans le projet du président de la compagnie des télégraphes occidentaux américains, M. Sibley, notre gouvernement a conclu avec cette compagnie une convention d'après laquelle le gouvernement s'engage à réunir Nicolaïevsk avec la ligne européenne ; et la compagnie se charge de continuer cette ligne depuis Nicolaïevsk, en traversant la province maritime jusqu'au détroit de Behring, de là par le détroit, les possessions russes en Amérique, la Colombie anglaise jusqu'à San Francisco, où la ligne se reliera au grand réseau des télégraphes américains.

La compagnie formée pour cette entreprise est en grande partie composée de membres et d'actionnaires de la *Western Union Telegraph Co* ; son capital doit être de 10 millions de dollars, dont il a déjà été souscrit par des capitalistes américains connus pour 8, 434, 600 dollars.

La ligne télégraphique doit être achevée en cinq ans, à dater du jour de la signature de la convention.

La compagnie aura la jouissance de la partie du télégraphe qu'elle aura établi pendant trente-trois ans, à dater de l'ouverture de la ligne pour le public.

C'est à la compagnie qu'incombe la charge d'établir le long de toute la ligne télégraphique des stations, des routes, des débarcadères, etc.

D'après la condition conclue, la compagnie ne reçoit pas en propriété les terrains par lesquels passe la ligne télégraphique ; en outre, le gouvernement russe se réserve le droit d'occuper temporairement, en cas de besoin, les maisons, postes de garde et blockhaus de la compagnie.

Celle-ci n'a pas le droit de céder, sans l'autorisation du gouvernement, ses droits et ses engagements dans les confins de la Russie, à d'autres personnes ou compagnies, et ne peut pas non plus conclure de traités télégraphiques avec d'autres gouvernements, compagnies, ou particuliers, pour la transmission des dépêches ordinaires, des nouvelles de journaux et autres. Le point de réunion du télégraphe de la compagnie avec celui du gouvernement est à Nicolaïevsk, dans la station du gouvernement qui y est déjà établie.

AUGUSTE MARCADE. — Rédacteur-Gérant.

AVIS.

MM. les Actionnaires de la Société Anonyme des Bains de Mer de Monaco sont informés que l'Assemblée générale extraordinaire à laquelle ils étaient convoqués pour le 15 du courant mois de juillet est renvoyée à la seconde quinzaine du mois de janvier 1866.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 1^{er} au 7 juillet 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ID. b. *St-Sophie*, français, c. Gioan, m. d.
 ID. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, m. d.
 ST-REMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, briques
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 ST-RAPHAEL. b. *N-D-de Lachet*, français, c. Ardisson, farine et planches.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, m. d.
 VILLEFRANCHE. b. *Leontine*, id. c. Boglio, vin
 SAVONE. cut. *Acqua santa*, italien, c. Molinello, fruits.
 NICE. b. *Miséricorde*, français, c. Bellome, m. d.
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, en lest
 ID. b. *Victoire Antoinette*, français, c. Reboa, m. d.
 ST-RAPHAEL. b. *Miséricorde*, national, c. Vial, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ARLES. b. *Adèle*, c. Ginoux, id. pierres à bâtir

Départs du 1^{er} au 7 juillet 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ID. b. *St-Sophie*, id., c. Gioan, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, id.
 MENTON. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, id.

